

[Text]

**Mr. Brewin:** My initial reaction is that even on this particular problem there may be other ways of solving it. Therefore the marginal advantage of being able to do it against the cost—in order for it to be done surreptitiously in a Third World country where we are giving aid—involves having someone in place presumably for at least a period of time. You do not just walk into a Third World country and start spying and picking up photostatic copies of cheques of corrupt officials.

I would have thought that given not only the financial costs but also the needle in the haystack, when you never know which problem and in which part of the world this is going to come up, either we would have to spend a hell of a lot of money at it or we would be just guessing as far as how to do it that it would be barely worth the cost, particularly the political cost, of spying in another country.

**Prof. Munton:** I cannot comment on the operational side of it; that is to say, on whether an intelligence agency would need someone permanently posted in that country. I would think if such an agency existed, in most of the countries where Canada had an extensive foreign policy relationship, whether it was mainly aid or trade or whatever, there would be somebody, as is usually done, on the embassy staff with a cover position who widely or narrowly was known as the intelligence person and therefore these people would be abroad.

I have not made any calculations about how much this would cost. I hope it is not too much of a cop-out to say that you would have to ask people other than myself about those kinds of operational questions, how much it would cost and so on. My expertise and indeed my interest in this is not as someone who reads an enormous number of spy novels, who is an expert on intelligence agencies and so on. The argument I was making was a Canadian foreign policy argument. I have thought more about this than the operational side of the intelligence gathering.

**Mr. Brewin:** I just have a final comment that, having spent a bit of time on a CIDA project in Tanzania, I try to imagine the effect of our having spies in Tanzania, a friendly country to whom we are delivering aid. The cost, if we got caught doing it, in terms of our relations with Tanzania and the rest of sub-Saharan Africa, would be overwhelming.

As you have said, Canadians have this pervasive view of Canada as a mediator, as something of an honest broker in the world. To cash in that reputation for the odd secret that we might otherwise miss is not worth it. I think probably most of us in this committee, certainly speaking for myself, feel it is just not an idea whose time is anywhere near.

[Translation]

**M. Brewin:** Ma première réaction, c'est que, même dans le cas de ce problème particulier, il peut y avoir d'autres solutions. Le jeu n'en vaut pas la chandelle, car pour agir clandestinement dans un pays du tiers-monde où nous fournissons notre aide, il faut sans doute que quelqu'un soit en place pendant un certain temps. On n'arrive pas tout simplement dans un pays du tiers-monde pour commencer à espionner et à recueillir des copies photostatiques des chèques des politiciens et des fonctionnaires corrompus.

Il y a non seulement le coût en argent, mais aussi la difficulté de l'entreprise. On ne sait jamais quel est le problème qui va surgir ni dans quelle partie du monde. Ou bien nous devons y consacrer énormément d'argent ou bien nous ne ferions que deviner. C'est payer trop cher, particulièrement sur le plan politique, que de vouloir pratiquer l'espionnage dans un autre pays.

**M. Munton:** Je suis incapable de commenter l'aspect opérationnel de la question; autrement dit, je ne sais pas si le service du renseignement aurait besoin de quelqu'un soit posté en permanence dans le pays. J'imagine que, si un tel organisme existait, dans la plupart des pays où le Canada entretiendrait des relations suivies, qu'il s'agisse surtout d'aide, de commerce extérieur ou d'autre chose, il y aurait quelqu'un, et c'est habituellement le cas, qui occuperait un poste officiel à l'ambassade et qui serait connu de quelques personnes ou de plusieurs comme étant le responsable du renseignement. Ces personnes-là seraient donc postées à l'étranger.

Je n'ai pas fait de calculs pour établir combien cela pourrait coûter. Ce n'est pas que je veuille éviter de répondre, mais il faudrait poser à d'autres qu'à moi ces questions de fonctionnement, sur le coût, par exemple. Si je connais quelque peu ce domaine et si je m'y intéresse, ce n'est pas à titre de lecteur de romans d'espionnage ou de spécialiste des organismes de renseignement. Ce que j'ai voulu préconiser, c'est un élément de la politique étrangère du Canada. C'est à cela que j'ai songé, bien plus qu'au côté opérationnel de l'obtention des renseignements.

**M. Brewin:** J'aimerais simplement formuler un dernier commentaire pour dire que, ayant moi-même passé quelque temps à une initiative de l'ACDI en Tanzanie, j'essaie d'imaginer l'effet de notre envoi d'espions en Tanzanie, pays ami auquel nous offrons notre aide. Si nous nous faisons prendre à agir de la sorte, ce serait un coup très dur porté à nos relations avec la Tanzanie et les autres pays situés au sud du Sahara.

Comme vous l'avez dit, les Canadiens en général considèrent leur pays comme un médiateur, comme un intermédiaire honnête. Il ne faudrait pas compromettre cette réputation pour l'avantage incertain d'un secret que nous n'aurions pas appris autrement. Je pense que la plupart des membres du Comité sont d'avis—en tous cas, c'est mon avis à moi—que les temps ne sont absolument pas mûrs pour une idée de ce genre.